

L'HABITANT CHEZ LUI

(Adapté de l'anglais)

Sous ce titre, le "Herald" de Montréal, a publié, en mars 1905, une aimable étude sur la vie intime de nos cultivateurs.

Je l'avais mise de côté, dans l'intention de la traduire immédiatement, mais par inadvertance, la découpe glissa parmi d'autres papiers, et je l'avais complètement oubliée, lorsque je l'ai retrouvée, ces jours-ci.

Voilà pourquoi, il s'est écoulé près de huit ans entre le projet et son exécution.

Sans doute, je ne pourrai rendre le charme réel que cette page littéraire possède, dans la langue de Tennyson, toutefois, elle n'en aura pas moins la saveur délectable qu'ont pour nous les écrits faits par des étrangers qui se montrent bienveillants.

J'abandonne la parole à notre concitoyen anglais, lequel ne signe que des initiales J. M. C. D.:

* * *

L'habitant, chez lui, est le plus aimable des hôtes. Il est aussi poli, aussi affable pour les personnes de nationalité ou de croyance différentes à la sienne, qu'il l'est pour ses propres compatriotes. Le seul passe-port nécessaire aux étrangers, pour être bien accueillis, c'est de converser avec lui, dans sa langue maternelle, bien qu'il ne refuse point l'hospitalité à ceux dont le vocabulaire français est trop limité pour leur permettre de causer facilement. Mais pour qu'il se montre à vous tel qu'il est dans l'intimité, il vous faudra partager ses sympathies raciales et linguistiques. Si vous pouvez le rencontrer sur ce terrain, il abandonnera cet air de suspicion ou plutôt de réticence, si remarquable chez lui, lorsqu'il est en présence de quelqu'un qui ne saurait ni le comprendre, ni l'apprécier.

Pour donner une idée de l'habitant chez lui et de la courtoisie qu'il ne ménage jamais, même à de parfaits étrangers, il me suffira de vous narrer le trait suivant:

Un Anglais, dans son enthousiasme pour la marche en raquette, ayant parcouru une plus grande distance qu'il n'en avait l'intention, se dirigea, un beau midi de février, vers l'habitation d'un cultivateur canadien-français, située à l'orée d'une forêt. Il voulait se procurer quelque chose pour satisfaire l'appétit formidable dont le trajet l'avait gratifié, ensuite, il tenait à se réchauffer avant de reprendre sa route. Il reçut une hospitalité qu'il n'aurait jamais pu imaginer. Invité cordialement à prendre place à table, on eut plus d'attention à son égard qu'il en aurait obtenu dans n'importe quelle hôtellerie.

Le repas terminé, l'habitant pria son hôte de remplir sa pipe du tabac qu'il semait et récollait lui-même, puis on alluma.

—Votre famille est au complet, je présume, dit l'Anglais, pour partir la conversation.

—Oh non! J'ai quatre garçons en ville. L'un d'eux est au collège, mais les trois autres sont dans le commerce. Ils ne voulaient pas rester sur la ferme. Les travaux agricoles leur paraissent trop durs, les journées de labeurs trop longues, enfin cela ne les attire pas. Aujourd'hui, presque tous les cultivateurs voient leur fils prendre le chemin des villes. Bien des filles y vont aussi. Lorsqu'ils reviennent, en congé, ce ne sont plus les enfants simples, sans

prétentions, qu'ils étaient avant leur départ. Ce sont de grands personnages, remplis de suffisance.... Oui, j'ai quatre garçons à la ville....

Et sur ce, l'habitant resta pensif. Juste alors, la porte s'ouvrit, et un robuste jeune homme entra, le torse couvert d'un gilet de laine retenu à la taille par une ceinture voyante. Il revenait de bucher dans la forêt et la neige recouvrait encore le dessus de ses bottes Wellington.

—Joseph, lui, va rester sur la terre, reprit le vieil habitant. Il y a toujours un enfant qui s'attache au bien paternel.

Lorsque Joseph eut fait un bout de toilette, son père lui demanda d'apporter son violon et "Marie va chanter", ajouta-t-il.

Marie, c'était une souriante petite campagnarde, aux yeux noirs. Agée de dix-huit ou dix-neuf ans, timide comme une fleur des champs, elle essaya de s'excuser, mais une nouvelle invitation appuyée par l'Anglais, suffit à la décider, et elle mêla la musique de sa voix aux joyeux airs français par lesquels Joseph débuta.

C'est cette musique et ce sont ces chants aussi peu étudiés, aussi naturels que ceux des oiseaux qui, dans les heures solitaires de la vie rustique, chassent cette sensation déprimante qui se rend si bien par le mot ennui, en langue française.

Le répertoire de Joseph comprenait un mélange d'airs français et anglais, presque tous dans la note gaie. Et Marie, une fois qu'elle eut commencé, continua de chanter toutes les chansons qu'elle savait.

Après ce concert improvisé, le père proposa une partie de cartes pour faire un changement.

Sa femme et lui pouvaient prendre part à ce jeu. Sa vieille mère, même, s'y amusait aussi, rien qu'à regarder. Notons ici, en passant, que vous trouverez un vieillard ou une très vieille dame dans presque chaque maison canadienne-française de la campagne. Ce sera peut-être un frère aîné, une soeur âgée, un père ou une mère, mais quel qu'il soit, il y en a un qui a survécu—jusqu'à ce que l'hôte lui-même ait vu blanchir ses cheveux.

Lorsque la partie de cartes commença, la vieille dame rapprocha sa chaise tout près de la table et suivit le jeu avec le plus grand intérêt, regardant parfois à travers ses lunettes et parfois au-dessus.

Le jeu de cartes est une source d'amusement inépuisable pour l'habitant. Mais ce jeu, dans ces habitations lointaines, est aussi inoffensif qu'il est intimement associé au vice dans les buvettes. Chez le cultivateur, on s'y livre par pure récréation, pour combattre la monotonie d'une soirée d'hiver, ou pour égayer les longues nuits de l'hiver.

En général, l'habitant n'est pas un grand lecteur. Plusieurs même, ne savent pas lire du tout. Ceci, s'applique surtout aux vieilles gens. L'école existe cependant, à la campagne, depuis longtemps, mais les avantages qu'elle procure à ceux à qui la fréquentent ne semblaient pas aussi évidents aux anciennes générations qu'aux nouvelles.

Autrefois, l'entretien de la ferme demandait plus de travail manuel que maintenant. Les machines qui abrègent les travaux n'étaient alors qu'à la portée des classes riches.

De nos jours, il est bien pauvre le cultivateur qui ne peut posséder les machines et les

instruments dont il a besoin.... Les raisons que nous venons de donner expliquent l'ignorance des anciens habitants, mais nous nous sommes écartés de notre sujet.

Pendant que la partie de cartes se poursuivait, un grand et beau jeune homme fit son apparition. La rougeur prononcée qui se répandit aussitôt sur les joues de Marie racontait toute une histoire.

Jusqu'à cet instant, l'Anglais ne s'était pas considéré comme un intrus, mais plutôt comme un membre de la famille, tellement on l'avait mis à son aise.

Cet incident le ramena à la réalité et malgré les très pressantes sollicitations qu'on lui fit de rester plus longtemps, il quitta à regret cette paisible demeure.

Ses raquettes solidement attachées aux pieds, et n'emportant que la meilleure des impressions sur l'habitant dans l'intimité, il s'éloigna à travers les champs, pour raccourcir la distance.

E.-Z. MASSICOTTE.

L'ECONOMIE

—Il est plus difficile de gagner le premier mille dollars que le second million.—Dicton populaire.

—La création du capital matériel par l'épargne profite, même à la société tout entière. Action personnelle à son point de départ elle est éminemment sociale dans ses effets. Il s'ensuit que tout ce qui, dans un pays tend à détruire les capitaux formés, ou à entraver la formation de nouvelles accumulations est un méfait qui nuit à la société tout entière et retarde ses progrès.

Ch. LEBARDY de BEAULIEU.

—Economie passe richesse.

—Les dettes abrègent la vie.—IMBERT.

—Toute institution d'épargne fonctionne comme un appareil pour aider à la condensation des capitaux et pour empêcher leur évaporation. C'est en ce sens qu'opèrent les entreprises d'assurance, les banques et les institutions de crédit, les unions de crédit, les associations de toute espèce.—Jos. GARNIER.

—Dépensez chaque jour un sou de moins que ce que vous gagnez.—FRANKLIN.

—L'économie est la source de l'indépendance et de la liberté.—E. SOUVESTRE.

C'est toujours aux moments les plus heureux que nous viennent les pensées les plus tristes, comme pour nous avertir que le bonheur ne sera pas toujours.

Monseigneur BOUGAULT.

ACCUSE DE RECEPTION

St-Thuribe, 23 janvier 1913.

M. Alf. ST-CYR,

Trésorier,

Alliance Nationale.

J'accuse réception d'un chèque de \$500.00.

Veuillez accepter mes remerciements.

Dame Vve Donat GENDRON,

St-Thuribe,

Co. Portneuf.